

# DENIS MONETTE

## Benjamine et son destin

roman

Les Éditions  
LOGIQUES



Benjamine  
et son  
destin

## **Du même auteur**

### **Autobiographie**

*Ensemble pour toujours*, 2015

### **Romans**

*Adèle et Amélie*, 1990

*Les bouquets de noces*, 1995

*The Bridal Bouquets (Les bouquets de noces)*, 1995

*Un purgatoire*, 1996

*Marie Mousseau, 1937-1957*, 1997

*Et Mathilde chantait*, 1999

*La maison des regrets*, 2003

*Par un si beau matin*, 2005

*La paroissienne*, 2007

*M. et Mme Jean-Baptiste Rouet*, 2008

*Quatre jours de pluie*, 2010

*Le jardin du docteur Des Oeillets*, 2011

*Les Délaissées*, 2012

*La Veuve du boulanger*, 2014

*Les Fautifs*, 2016

*Les Enfants de Mathias*, 2017

*La Maîtresse de l'horloger*, 2019

*Pardonnez-nous, Seigneur*, 2020

### **La Trilogie**

*L'ermite*, 1998

*Pauline Pinchaud, servante*, 2000

*Le rejeton*, 2001

### **Récits**

*Un journaliste à Hollywood*, 1987 (épuisé)

*Les parapluies du diable*, 1993

### **Recueils de billets**

*Au fil des sentiments*, vol. 1, 1985

*Pour un peu d'espoir*, vol. 2, 1986

*Les chemins de la vie*, vol. 3, 1989

*Le partage du cœur*, vol. 4, 1992

*Au gré des émotions*, vol. 5, 1998

*Les sentiers du bonheur*, vol. 6, 2003

### **En format poche (collection «10 sur 10»)**

*La paroissienne*, 2010

*Un purgatoire*, 2010

*Et Mathilde chantait*, 2011

*Les parapluies du diable*, 2011

*Marie Mousseau, 1937-1957*, 2012

*Par un si beau matin*, 2012

*Quatre jours de pluie*, 2012

*La Maison des regrets*, 2013

*L'ermite*, 2016

*Pauline Pinchaud, servante*, 2016

*Le rejeton*, 2016

DENIS MONETTE

Benjamine  
et son  
destin

roman

Les Éditions  
LOGIQUES

À ma fille Sylvie,  
qui me lit et m'appuie depuis...  
*Adèle et Amélie.*

# Prologue

**B**enjamine, c'est moi, la petite dernière de la famille, d'où mon prénom choisi par mon père. Celle que mes sœurs appelaient *l'autre* parce que j'avais fait mourir ma mère à ma naissance, neuf ans après l'arrivée d'Estelle. J'étais, m'a-t-on dit plus tard, un gros bébé de dix livres qu'elle avait eu peine à mettre au monde. Chétive, peu en forme, le docteur avait craint pour sa vie dès l'accouchement et c'est durant la nuit suivante alors que le vent soufflait dehors par un « frette noir » de février qu'elle avait rendu son dernier souffle, épuisée par les efforts qui avaient eu raison du peu de santé qu'il lui restait. Mon père avait beaucoup pleuré, m'avait-on dit plus tard, mes sœurs aussi, surtout l'aînée qui me blâmait pour la mort de maman.

Je n'ai su toute l'histoire que lorsque j'avais huit ans alors que Marcelle m'élevait avec un peu d'aide de Régine et d'Estelle, mes deux autres sœurs. Marcelle avait vingt ans à ce moment-là, Régine dix-neuf, et Estelle dix-sept. J'étais choyée par les deux plus jeunes, mais Marcelle était sévère avec moi. Les friandises étaient rares avec

elle. Instituteur, mon père ne s'était pas remarié. Il avait consacré sa vie à ses élèves, les garçons du quartier auxquels il enseignait toutes les matières, l'arithmétique en particulier, c'était sa force. Marcelle l'avait incité à rester veuf sans se douter qu'elle allait en faire les frais lorsqu'il avait mis un frein à ses études pour qu'elle prenne en charge la maison, un an après la mort de maman. Mon père, pré-nommé Jean, avait beaucoup aimé sa Jeanne, ma mère. Ils s'étaient rencontrés dans un parc public alors qu'il l'avait invitée pour un tour du rond à patiner en plein air, par un soir glacial d'hiver.

Nous avons eu une servante dans les premiers temps de son veuvage. Elle s'appelait Léonie et occupait la petite chambre près du hangar au rez-de-chaussée, qui avait servi aux invités comme chambre d'amis. Lorsque j'étais toute petite, Léonie avait été bonne pour moi, elle me gâtait beaucoup, me donnait des *jelly beans* qu'elle payait de sa poche. Je préférais les noires, mais elle me forçait à fermer les yeux et à piger dans son sac afin d'en sortir d'autres couleurs. Deux à la fois, pas plus, cependant. Marcelle était contente de voir la bonne à tout faire laver les planchers et préparer les repas, mais Régine avait du mal à l'approcher parce que Léonie transpirait beaucoup à longueur de journée. Ce qui avait fait s'exclamer Régine à papa un certain soir : « Tu devrais la renvoyer, elle pue cette femme-là ! » Évidemment que père l'avait grondée même si l'aveu n'était plus un secret pour personne. Estelle, plus gênée, n'aurait jamais osé l'accuser de la sorte, mais n'empêche qu'elle se bouchait le nez sans être vue quand elle la croisait dans le passage de la maison. Je la voyais faire, moi, la snoreau d'Estelle, quand

je me berçais dans la chaise du vivoir avec ma poupée *Suzon la drôle* sur les genoux.

Rien n'échappait à Mine. C'était là mon surnom, parce que toute petite, quand on me demandait mon nom, je n'arrivais pas à dire Benjamine et je répondais... Mine. Un surnom qui me serait resté si Régine, un jour, n'avait dit à mes sœurs : « Appelez-la par son prénom, notre mère serait fâchée de nous entendre l'appeler Mine comme si elle était le chat de garde pour les souris. »

Nous avons eu, en effet, un chat gris nommé Ti-Mine qui chassait les écureuils de notre pelouse quand ils venaient enterrer leurs noix, m'avait raconté Estelle. Ti-Mine que je n'ai pas connu et qui, ayant perdu un œil dans une bataille avec le chien d'un voisin, s'était fait écraser par un camion en chassant un rat d'égout jusque dans la rue. J'étais contente qu'on cesse de m'appeler Mine. J'étais maintenant assez vieille pour prononcer correctement Benjamine, j'allais entrer à l'école l'automne suivant.

Mon père m'avait appelée Benjamine parce que ma mère lui avait dit durant sa grossesse : « Ce sera le dernier ou la dernière, tu m'entends ? Ça s'peut-tu neuf ans plus tard ? Quel accident ! Ce sera Benjamin ou Benjamine selon le sexe, mais ne m'approche plus par la suite, trouve un moyen, je n'aurais plus la force de t'en donner un autre, je suis maigre et fragile, je vais casser en deux si ça continue et ce bébé qui s'en vient me semble plus gros que les autres. Coudon ! j'en aurais-tu deux dans le ventre cette fois-là ? Ses coups de pied me font mal, c'est pas possible ! » Jean n'avait pas relevé la remarque, la sachant dans une mauvaise passe avec cet accouchement à venir dont elle craignait l'issue,

cette fois. Il lui avait promis néanmoins que ce serait le dernier ou la dernière, de ne pas s'en faire, qu'il ne l'approcherait plus pour un certain temps selon son désir... Et elle avait répliqué : « Pour longtemps, mon mari ! J'en veux plus d'enfants, tu m'entends ? J'suis pas la grosse femme que ma mère était, moi ! Elle en a eu cinq, elle en a perdu trois sans compter ses fausses couches, mais elle n'avait pas de misère à accoucher, elle était forte comme un bœuf ! Moi, je suis le portrait tout craché de mon père qui avait de la misère à soulever sa moppe trempée quand venait l'heure de laver le plancher. Un p'tit maigre, le dos courbé ! Et c'est ma petite sœur Philomène, forte comme ma mère, qui transportait sa chaudière d'une pièce à l'autre. Ah Seigneur ! »

Jeanne avait tout débité d'un trait pour ensuite s'asseoir sur une chaise droite et regarder son gros ventre que ses jambes ne portaient plus. Mais elle allait n'avoir qu'un seul bébé et pas mal dodu, Jeanne Brouet. Une fille en plus, donc la Benjamine, prénom que papa lui avait donné parce que c'était le souhait de ma mère. Mais à huit ans, la grassette petite fille que j'étais à la naissance devenait plus svelte à force de courir et de jouer au ballon avec les petites voisines et, surtout, quelques garçons. Déjà ! Et comme vous savez tout ou presque de ma petite enfance, laissons la place à d'autres pour vous parler de notre cheminement.



C'était en effet le 12 février 1940 que Benjamine avait vu le jour pour faire mourir sa mère de son trop dur accouchement la nuit suivante. Marcelle qui vaquait depuis à toutes

les occupations de la maison avait vu partir Léonie avec chagrin. Non pas qu'elle aimait la servante, mais c'était maintenant elle qui la remplaçait afin de sauver de l'argent que son père avait du mal à gagner sans jamais voir son revenu augmenter dans l'enseignement. Marcelle avait dû interrompre ses études à treize ans, elle qui rêvait de devenir sténographe plus tard. Elle avait dit à son père :

— Je n'ai même pas mon diplôme de neuvième année, papa ! Je viens à peine de recevoir celui de la septième année.

Et il lui avait répondu :

— Ne t'en fais pas, je vais t'instruire en privé et tu recevras de moi le même certificat que celui qu'on remet à l'école. Le bon Dieu te récompensera pour le dur sacrifice que tu fais, ma fille.

De son côté, Régine, qui perdait son temps sur son pupitre d'école, songeait plutôt à une carrière d'actrice, pendant qu'Estelle, sage comme une image, avait hâte de retourner en classe pour parfaire sa grammaire et l'histoire sainte qui la passionnait. Toutefois, à quatorze ans, elle avait repoussé les égards d'un jeune voisin de son âge qui la trouvait fort jolie. Elle avait refusé de se rendre au cinéma avec lui, elle n'avait même pas osé prendre de sa main longue et effilée la barre de chocolat qu'il lui avait achetée.

Ce que Régine aurait accepté si c'était à elle que le garçon s'était intéressé. Mais à seize ans, elle était trop vieille pour lui, selon la coutume du temps. Elle en cherchait donc un de son âge, mais regarda de haut les deux ou trois autres qui s'étaient aventurés. « Pas assez beaux, pas assez instruits », disait à Estelle celle qui rêvait de devenir actrice de cinéma, si possible comme Edwige Feuillère qu'elle trouvait si jolie

parée de fourrures et de bijoux. Quand elle parlait de ses plans à venir avec Marcelle, cette dernière lui répondait : « Commence par apprendre tes verbes et tes participes, tu fais des fautes à tour de bras. Tu n'as rien hérité de père, toi ! »

Mais Régine passait outre aux remontrances de sa sœur aînée, en se disant en elle-même que Marcelle était jalouse de son charme, seul atout selon elle dont avait besoin une actrice pour être à l'écran. Puis Edwige Feuillère se dissipa peu à peu de ses pensées, les productions françaises aussi, lorsqu'elle découvrit les vedettes américaines en troquant les cinémas de quartier contre le Palace et le Capitol de la rue Sainte-Catherine, où elle avait découvert la sensuelle Dorothy Lamour dans *Johnny Apollo* aux côtés du séduisant Tyrone Power, pour ensuite s'extasier devant d'autres vedettes de l'écran comme Gary Cooper, Joan Crawford et Clark Gable. C'était là le monde auquel elle voulait appartenir ! Devenir une Paulette Goddard et tomber dans les bras d'un James Stewart dans un film moins intéressant qui l'avait tout de même enchantée. Mais son ballon s'était crevé lorsque Marcelle, le soir même, lui avait crié alors qu'elle rentrait encore tout éblouie : « Prends un torchon et viens essuyer la vaisselle ! C'est à ton tour ce soir, pas encore celui d'Estelle et tu es en retard pour le souper, fais réchauffer tes épinards et ta viande hachée dans le fourneau. On a tous mangé nous autres ! On fait pas juste rêver ! » Décontenancée par le ton de l'aînée à son endroit, elle allait répliquer lorsqu'elle entendit le rire indiscret d'Estelle qui, dans un coin, se tordait des semonces de Marcelle à... l'actrice ! Le père, agacé par la chicane de la cuisine, avait dit à Marcelle en l'attirant de plus près :

— Arrête de la mener par le bout du nez, tu n'es que sa sœur, pas sa mère, Marcelle.

Le regardant de haut, plantée devant lui, elle lui avait répondu d'un ton ferme :

— Ah oui ? Ben, qui donc remplace la mère, ici ?

La fin de la Seconde Guerre avait soulagé bien des familles alors que des soldats revenaient, d'autres pas. La joie et la tristesse s'entremêlaient dans ces portraits de famille. Dès les premiers jours du retour, des mères peu certaines de ne pas être veuves pleuraient de joie ou de peine, alors que leurs enfants attendaient, de leur fenêtre, de voir papa rentrer ou pas. Monsieur Vinais, par son métier d'enseignant et père de quatre enfants à faire vivre, avait été épargné de la conscription quand on était venu enquêter. À l'étroit avec ses quatre filles dans sa modeste maison de briques de la rue Garnier près de Mont-Royal, il avait échappé un soupir de soulagement. Et Marcelle avait vu la voisine refuser l'offre d'un laitier de l'épouser pour l'empêcher d'être appelé sous les drapeaux. La demoiselle en question l'avait trouvé lâche, alors que des pères d'un seul enfant s'embarquaient pour l'outre-mer.

Peu de temps après le décès de Jeanne, madame Brouet, la mère de cette dernière, avait dit à son gendre :

— J'espère que tu vas te remarier, Jean. Tu ne vas pas laisser tes filles être élevées par cette servante peu appropriée.

— Pour l'instant, je n'y songe même pas. J'ai Marcelle et deux autres filles qui vont prendre de l'âge, nous allons nous débrouiller ensemble.

— Voyons, mon garçon ! Ta plus vieille n'a que douze ans ! Que veux-tu qu'elle fasse ici d'dans ?

— Elle est sérieuse, elle va vieillir et je suis certain qu'elle finira par être capable de prendre soin de Benjamine bientôt.

— Mais, tu ne vas pas rester veuf éternellement ?

— Non, peut-être pas, mais c'est récent ce départ soudain de Jeanne. Il faut quand même que je reprenne mon souffle, car en plus de mes trois filles et le bébé, j'ai trente-deux élèves qui m'attendent chaque matin pour leur enseignement.

Et c'est parce que la grand-mère maternelle ne s'était pas offerte pour lui venir en aide physiquement et que tante Philomène, infirmière dans un hôpital en Ontario, était repartie promptement après l'enterrement de sa sœur.

Marcelle dut quitter l'école l'année suivante pour prendre soin de Benjamine, *l'autre*, comme elle la désignait, celle de trop. Et c'est pourquoi, après le décès de leur mère, que la servante qu'on appelait par son prénom resta à leur service quelque temps, avec sa transpiration et son grand dévouement, pour les enfants, ainsi que pour venir en aide à monsieur Vinais qu'elle respectait énormément.

Léonie, qui s'inquiétait toutefois de son sort, s'était fait dire par monsieur Vinais :

— Ne vous inquiétez pas, j'ai besoin de vous. Et ne vous en faites pas, oubliez le ménage du salon, je le ferai plus tard.

Et le papa impatienté d'ajouter :

— Occupez-vous des filles, elles sont dissipées aujourd'hui. Surtout Régine qui n'arrête pas d'agacer Estelle et de la faire pleurer, pendant que Marcelle tente de l'éloigner de leurs jeux. Fallait qu'il pleuve en plus ! Pas moyen de les envoyer dehors même un samedi avec ce temps de

chien ! Je ne peux tout de même pas les mettre dans la cour avec des parapluies, non ?

Et Léonie de lui répondre :

— Ne vous en faites pas, monsieur Vinais, je vais les occuper, on va faire des *puzzles* ensemble, Marcelle, Estelle et moi, et on va laisser Régine colorier dans son cahier, c'est ce qu'elle préfère, celle-là. Elle est très douée pour le choix des couleurs et ne dépasse pas son sujet d'une ligne. C'est avec les yeux rivés sur son dessin qu'elle devient sage.

Jean Vinais était instituteur à l'école du quartier. Il enseignait la septième année aux garçons de la paroisse, métier qu'il adorait et qui était toute sa vie. Jeanne, de son vivant, en était fière, bien sûr, son salaire entraînait chaque semaine pour nourrir sa marmaille. Ils n'avaient toutefois pas à payer de loyer, la maison de la rue Garnier lui appartenait. Elle lui avait été léguée par son défunt père, enterré avec sa mère. Une demeure tout de même habitable, située non loin de l'église Saint-Stanislas-de-Kostka où la famille se rendait le dimanche. Et pas de loyer à payer, ce qui avait soulagé Jeanne au moment de s'y installer. Pas grande la demeure, le rez-de-chaussée comprenait la cuisine, le salon, la chambre des parents, l'escalier qui menait au grenier, transformé en chambres pour les filles qui étaient heureuses de ne pas être ensemble. La plus grande pièce avait été donnée à Marcelle, la plus vieille, les deux autres à Régine et Estelle. On se demandait bien où allait coucher l'enfant à venir quand il ou elle quitterait la chambre de ses parents, mais Estelle, généreuse de cœur, avait proposé de prendre le prochain bébé dans sa chambre avec elle quand le moment serait venu.

Le temps passa, la débrouillardise avec et plus tard, alors que les filles étaient dans leur adolescence, Régine était arrivée à la maison toute joyeuse pour dire à Marcelle :

— La mère d'une de mes amies est une diseuse de bonne aventure ! Mais pas comme celles qu'on voit dans les cirques ! Elle prédit l'avenir avec l'astrologie, elle le fait pour le journal et à la radio une fois par mois. Ma copine m'a dit que si tu le voulais, elle viendrait ici boire une tasse de thé et nous prédire ce qui nous attend. N'est-ce pas superbe, Marcelle ? Sans que ça nous coûte un seul sou ! Je suis si curieuse de savoir...

Marcelle l'avait interrompue pour lui répondre :

— Des balivernes, tout ça, Régine. Moi, les cartomanciennes...

— Non, pas avec les cartes, juste avec le mois et le jour de notre naissance ! Ne sois pas si vieux jeu, Marcelle, tout le monde s'intéresse à l'astrologie, moi la première, c'est très à la mode. Laisse-la venir, on aura du plaisir tout en étant renseignées sur nos traits de caractère. Mon amie Paule viendra avec elle.

— Comment s'appelle cette bonne femme ?

— Pas une bonne femme, Marcelle, une dame. Son nom est madame Astrid.

— Voilà ! Le nom tout désigné pour les diseuses de bonne aventure ! Mais si ça t'intéresse à ce point-là, invite-la, fais-toi plaisir, ainsi qu'à Estelle, mais ne compte pas sur moi...

— Oui, je veux que tu sois là aussi, Marcelle ! Juste pour entendre ce qu'elle va dire de toi avec ton sale caractère !

— Quoi ? Et tu crois que je vais maintenant te donner la permission ?

— Je n'en ai pas besoin ! N'oublie pas que tu n'as qu'un an de plus que moi. Père te le dit souvent...

Sans répliquer cette fois, Marcelle, outrée de la remarque de sa sœur, accepta la venue de cette sorcière, comme elle la qualifiait, le samedi qui allait suivre.

Contrairement à ce qu'elle croyait, madame Astrid n'arriva pas avec un foulard noué sur la tête et de gros anneaux aux lobes d'oreilles comme les diseuses de bonne aventure de la tente du parc Belmont. Normalement vêtue, sa fille Paule aussi, elle commença par jaser avec Marcelle qui tomba vite sous son charme. Puis, après le thé et les biscuits Village, elle prit place dans le fauteuil désigné, un gros livre sur ses genoux et demanda à chacune d'elles leur mois de naissance. Marcelle, la première, répondit qu'elle était née un 4 septembre et la dame de lui dire :

— Tiens ! Sous le signe de la Vierge ! Une jeune femme équilibrée à ce que je vois, les deux pieds sur terre, un très bon signe en ce qui concerne les mères de famille. Sévères parfois, mais indulgentes. Pas faciles en amour, elles sont méfiantes et ne se laissent pas berner facilement.

Puis, passant à Régine, cette dernière s'empressa de lui déclarer :

— Moi, je suis née le 16 juin 19... Vous voulez l'année ?

— Non, pas nécessaire, le mois suffit, je veux connaître ton signe, pas ton âge.

La regardant et la devinant presque, elle lui révéla :

— Une Gémeaux ! Un signe éblouissant, tu gagneras bien ta vie, et ce, dans divers domaines. Très indépendante, tu n'auras besoin de personne pour réussir. Quelque peu centrée sur toi-même, tu ne t'occuperas guère du sort des autres,

même de tes proches. Parfois oui, mais pas avant d'avoir réglé ton sort à toi. Peu curieuse, mais envieuse du succès des autres, tu feras tout en ton pouvoir pour les surpasser. Côté amour, plusieurs hommes vont se succéder dans ta vie. De tous les âges et de toutes les nationalités. Mais le rôle de mère de famille ne sera pas un but premier pour toi, pas même le mariage. Ta carrière passera avant tout... Désolée d'avoir à le spécifier, mais les Gémeaux font de meilleures libertines qui mènent une vie dissolue, mais raffinée, que de bonnes épouses. Même chose pour les hommes de ce signe aussi !

Marcelle, qui avait écouté sans rien dire, échappa tout simplement :

— Très prometteur, ma petite sœur !

Malgré tout, Régine était ravie de ce que la brave dame lui avait prédit. Elle allait réussir, c'est tout ce qui comptait pour elle. Au tour d'Estelle de prêter l'oreille alors que madame Astrid acceptait une seconde tasse de thé avec des biscuits au chocolat et à la guimauve cette fois. Timidement, Estelle lui dit :

— Je suis née en novembre, le 5...

— Tiens ! Sous le signe du Scorpion ! L'un des plus beaux signes de l'astrologie ! Toi, tu aimeras beaucoup les enfants, tu auras le cœur très maternel, tu seras appelée à aider plusieurs personnes qui t'en feront la demande. Tiens ! Enseignante comme ton père peut-être ? Généreuse et compréhensive, tu ne diras de mal de personne, tu chercheras à comprendre et non à juger. Sur le plan sentimental, si ton cœur s'arrête sur un prétendant, ce sera celui à qui tu resteras fidèle. Mais tu as d'autres projets en tête que je ne vois pas

venir pour l'instant... Je lis dans les grandes lignes, pas dans celles de la main, je suis astrologue et non chiromancienne.

Estelle, crédule et comblée par ce qu'elle venait d'entendre, la remercia chaleureusement et madame Astrid, regardant sa montre pendue à son corsage, leur avoua qu'elle devait partir, qu'elle avait des émissions à préparer pour le lendemain. Elle allait se lever lorsque du coin de l'appartement une petite voix lui cria :

— Pis moi, madame ?

C'était Benjamine qui, ayant assisté à la rencontre, voulait connaître son sort, même enfant et pas en âge de se livrer au monde des grands. Marcelle allait s'interposer lorsque la dame lui dit :

— Laissez, je ne vais lui dire que le nécessaire et le positif... Elle est née quand, la petite ?

— Le 12 février 1940, s'écria Régine qui voulait tout entendre, tout savoir.

— Une jolie fillette née sous le signe du Verseau. Douce et obéissante, tu seras choyée toute ta vie. Tu auras envie de belles choses quand tu seras grande et tu vas rencontrer un garçon aussi beau qu'un prince charmant pour en faire ton cavalier ! D'ici là, tu vas très bien te conduire, obéir à tes grandes sœurs et ta vie sera belle !

Benjamine était ravie et madame Astrid, voulant savoir la provenance de son prénom, fut étonnée d'apprendre la cause de ce choix. D'autant plus que la mère n'était plus là pour être plus explicite sur la raison de ce prénom peu répandu. La visiteuse se leva, s'apprêta à quitter avec sa fille, et les sœurs Vinais la remercièrent du privilège d'avoir eu une consultation privée gratuite. Contentée des biscuits avalés en

toute gourmandise, madame Astrid leur souhaita une belle fin de soirée et des jours de bonheur à venir.

Après son départ, Régine lança à la dérobée :

— N'est-ce pas magique ? Elle n'est venue que pour nous ! Gratuitement, Marcelle ! Et elle nous en a appris beaucoup sur chacune de nous. N'ai-je pas eu raison d'insister ? Elle est quand même distinguée cette dame.

Marcelle, peu convaincue, lui répondit tout en conduisant Benjamine à sa chambre :

— Ouais, si tu le dis, Régine. C'est la mère de ton amie. Quant à moi...

# Benjamine et son destin

Montréal, 13 février 1940. Jeanne Vinais rend l'âme à la suite de son dur accouchement. Le gros poupon a eu raison de la chétive maman. Se retrouvant seul avec ses quatre filles, Marcelle, Régine, Estelle et la petite dernière prénommée Benjamine, le père, éploré, n'a d'autre choix que de retirer sa plus vieille de l'école pour qu'elle s'occupe de la maison et du bébé. Au seuil de l'adolescence, Marcelle s'incline devant cette décision et Benjamine devient à ses yeux *l'autre*, celle qui a tué leur mère. Un surnom qui lui restera.

Les années passent et Benjamine s'épanouit tant bien que mal malgré le peu d'amour de son entourage. Marcelle n'est pas des plus affectueuses, Régine l'ignore et Estelle suit son propre cheminement. Ballottée à droite et à gauche, Benjamine se rebelle tout en se traçant un destin peu enviable. Au cours des ans, François, Norbert, Pierrot et André viennent se greffer aux sœurs Vinais. Mais pour laquelle des quatre leur cœur battra-t-il ?

Avec ce roman hors du commun, Denis Monette signe son trentième ouvrage. *Benjamine et son destin* : une histoire bouleversante empreinte d'émotions dès les premières pages.

Natif de Montréal, Denis Monette est l'un des écrivains les plus en vue du Québec. Véritable maître des best-sellers, il a vendu à ce jour plus d'un million de livres à travers la province et dans toute la francophonie. De ses recueils de billets jusqu'à son plus récent roman, sans oublier son autobiographie, on ne peut qu'être touché par sa sensibilité. Lauréat de plusieurs prix et hommages, auteur émérite, quoique discret, ses écrits sont incomparables.



ISBN 978-2-89644-032-0

Groupe  
Livre  
QUÉBECOR

